

Pensée sociale, affectivité, symbolisme et efficacité des discours politiques

Uli WIndisch

Volume 6, Number 1, 1982

Idéologies et politiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006063ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006063ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

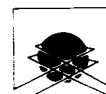
1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

WIndisch, U. (1982). Pensée sociale, affectivité, symbolisme et efficacité des discours politiques. *Anthropologie et Sociétés*, 6(1), 43–68.
<https://doi.org/10.7202/006063ar>

PENSÉE SOCIALE, AFFECTIVITÉ, SYMBOLISME ET EFFICACITÉ DES DISCOURS POLITIQUES *



Uli Windisch

Groupe de recherche interdisciplinaire
sur la pensée sociale et le discours
Université de Genève

Notre point de départ et objet d'étude est celui de la redoutable efficacité de certains discours idéologiques qualifiés abondamment d'« irrationnels », d'« illogiques », d'« aberrants », de « démagogiques », etc., dans une optique qui se veut, elle, rationnelle.

Plutôt que de qualifier simplement de tels discours d'irrationnels, en croyant ainsi les neutraliser, nous voudrions chercher à mieux cerner la spécificité de la logique à l'œuvre, de façon sous-jacente, dans de tels discours en recourant à certains acquis de la psychanalyse, de la linguistique, de la sociolinguistique, de la logique, de la « logique naturelle » plus exactement, de la psychologie sociale et de l'étude des mythes.

L'exemple retenu est celui du discours des mouvements dits xénophobes en Suisse dans les années 1970. Plus concrètement, notre matériel empirique repose sur un demi-millier de *lettres de lecteurs* envoyées à divers journaux de Suisse romande à l'occasion de la votation populaire relative à l'initiative de l'Action Nationale du 20 octobre 1974. De même qu'en 1970, lors de la trop fameuse « initiative Schwarzenbach », une tension sociale certaine régnait dans la population. Une telle situation possède, d'un point de vue méthodologique, des pouvoirs heuristiques propres. Il est connu, qu'en état de crise, de dérangement, un individu (il en va de même pour une société entière) révèle des aspects invisibles lors d'une

* Communication présentée au colloque « Manuels d'histoire et mémoire collective », Paris 23-25 avril 1981.

situation plus habituelle. La crise est un révélateur privilégié de réalités sous-jacentes.

Ce matériel est intéressant aussi parce qu'il n'a pas été provoqué par l'intervention d'un chercheur. Il présente l'avantage d'être relativement *brut, spontané et produit à « chaud »*¹. En outre, il provient de la *base de la population* et non des dirigeants. Les études effectuées sur ce genre de problèmes se basent, en effet, plus fréquemment sur le discours des dirigeants ou des journaux des partis politiques que sur les propos de la base de la population elle-même.

D'autre part, nombre de travaux se limitent à des analyses *thématiques*; sont recherchés les *thèmes* principaux qui définissent tel discours politique. Ainsi, dira-t-on que le discours xénophobe est basé sur le passéisme, le conservatisme, le corporatisme, le nationalisme, l'anticommunisme, le catastrophisme, etc.

En lisant et en relisant de multiples fois ce corpus de lettres de lecteurs, il nous a semblé possible de repérer, sous la structure de surface de ces thèmes, une structure plus profonde et déterminante, à savoir un mode spécifique de pensée sociale. La pensée sociale courante obéit à d'autres lois que celles de la logique formelle. C'est en fonction de cette dernière qu'il faut d'ailleurs comprendre les qualificatifs d'« irrationnel », d'« illogique », etc., attribués à la pensée sociale courante par un mode de pensée plus proche de la logique déductive et qui se veut plus rationnel et plus logique. Mais la pensée sociale courante obéit à des « logiques autres » que la logique formelle. Ce sont ces logiques autres que nous cherchons à mieux cerner. Pour définir mieux le contenu et le fonctionnement spécifiques de la pensée sociale courante nous proposons les concepts de *structures socio-cognitives* et de *mécanismes socio-cognitifs*, chaque *structure socio-cognitive* se définissant par des mécanismes socio-cognitifs bien déterminés. Si le terme de structure est au pluriel c'est parce que nous nous situons non pas dans l'optique du sujet épistémique universel (comme J. Piaget, par exemple) mais dans celle de la sociologie et de la sociolinguistique. L'objet central de ces deux dernières disciplines ce sont les *variations sociales*, qu'il s'agisse de la pensée, du langage ou d'autres phénomènes. Ici point de pensée (ni de langage, ni de comportement, etc.) unique, générale, universelle, identique pour tous les individus, mais une pensée et un langage variables, fonction de déterminations sociales, différant d'un groupe social à un autre. Le terme de structures socio-cognitives est à entendre dans le même sens que celui, par exemple, de représentations sociales (les représentations que les individus ont de la réalité est fonction, varie selon les appartenances sociale, politique, idéologique, etc.). La pensée, la cogni-

¹ De ce fait, on approche de près l'idéal des sociolinguistes qui recherchent des propos aussi bruts et spontanés que possible, à cerner le langage tel qu'il est effectivement parlé par les divers milieux sociaux.

tion, sont structurées en partie, par des facteurs extra-cognitifs, de même que le langage concret, le langage en usage, est structuré par des facteurs extra-linguistiques, sociaux et affectifs, comme nous le verrons ultérieurement.

Notre premier objectif vise à dégager, de façon comparative, la structure socio-cognitive, les catégories de pensée propres et sous-jacentes au discours des partisans et adversaires de ces mouvements xénophobes². On pourrait aussi parler de *configurations cognitives*, propres à tel ou tel groupe social. Nous postulons ensuite qu'une configuration cognitive comporte des particularités discursives, qu'à telle configuration cognitive correspond une structure discursive donnée, que telle configuration cognitive se véhicule plutôt à travers telle structure discursive; qu'à tel style cognitif correspond tel style discursif.

Voyons à quoi ressemble concrètement une structure socio-cognitive, une configuration cognitive donnée. Comme cela se passe fréquemment dans une recherche basée sur un grand nombre de sujets, les premières analyses nous amènent à distinguer des sous-groupes (à construire des typologies) aussi bien chez les adversaires que chez les partisans.

Très brièvement, voici quelques indications sur ces typologies. Trois types de partisans (et donc trois configurations socio-cognitives) ont pu être distingués : les *nationalistes xénophobes*, les *nationalistes populistes* et les *nationalistes technocrates*. Les adversaires ont été analysés en termes de degré de rupture par rapport à la configuration socio-cognitive du premier groupe de partisans (les nationalistes xénophobes). Également trois degrés de rupture ont été dégagés : 1) le degré de rupture minimum, soit le *discours économiste*; 2) le degré de rupture intermédiaire, le *discours humaniste*; 3) le degré de rupture maximum, la défense simultanée des travailleurs suisses et immigrés en termes de classe sociale.

On remarque déjà que l'opposition xénophobe/non-xénophobe est une opposition de surface et ne correspond pas à une structure profonde. Ce qui distingue partisans et adversaires n'est pas la présence ou l'absence de l'attitude xénophobe. Un seul groupe de partisans est xénophobe au sens propre. En revanche, tous les partisans sont nationalistes à outrance et c'est ce qui les distingue le plus fortement des adversaires.

Prenons un seul exemple pour illustrer en quoi consiste une configuration socio-cognitive, celle qui est propre aux nationalistes xénophobes.

² Il se trouve que notre corpus de lettres de lecteurs comprend à peu près autant de partisans que d'adversaires. Il est également représentatif eu égard à des variables telles que la profession, le sexe, l'âge. Cela est sans doute dû au grand nombre de lettres. Seules les couches très favorisées de la population et les individus très jeunes (moins de 25 ans) sont nettement sous-représentés. Notre corpus permet ainsi d'approcher le fonctionnement de la pensée sociale des classes moyennes et des couches populaires.

La perception des rapports sociaux constitue un révélateur privilégié de cette configuration. Trois critères sont à la base de cette perception dans le premier groupe de partisans : la nationalité, l'opposition peuple/dirigeants, et l'opposition normal/déviant.

La perception de toute la réalité sociale, et pas seulement celle des immigrés, est fondamentalement déterminée par ces trois critères. On est loin d'une perception sociale en termes de classes sociales et de lutte des classes. Le critère de la nationalité n'étonne guère, mais c'est sa profondeur d'ancrage qui doit être soulignée. Les individus appartenant à ce groupe parlent, par exemple, en permanence de justice et d'injustice sociale, ce qui peut surprendre en voyant le sort qu'ils souhaitent réserver aux immigrés. Mais le mot justice prend ici un sens particulier : il y a justice sociale dans la mesure où les Suisses ont la priorité, etc. Le nationalisme est une forme de sociocentrisme, d'égo-centrisme collectif pourrait-on dire, ou encore d'ethnocentrisme, selon un mot à la mode. Ce sociocentrisme, cette centration sur soi — qui suppose une absence de la capacité de décentration — est, en effet, un des mécanismes constitutifs de la configuration socio-cognitive propre à ce type de partisans.

L'opposition peuple/dirigeants confirme l'absence d'une perception de la réalité sociale en termes de classes sociales. Dans la société, telle qu'elle est perçue et vécue ici, il n'existe pas de classes sociales mais d'un côté le peuple; de l'autre, les dirigeants. Avec l'opposition normal/déviant, on ajoutera que, aussi bien dans le peuple que chez les dirigeants, il y a de « bons » et de « mauvais » éléments. Ainsi, un « bon » patron vaut mieux qu'un « mauvais » ouvrier.

Relevons encore quelques autres mécanismes socio-cognitifs qui sous-tendent une telle perception de la réalité sociale :

- le *moralisme* ou la *réification morale* (ce sont l'égoïsme, la culpabilité, la trahison, la mauvaise volonté de tel individu ou groupe, de préférence les étrangers, qui expliquent les différents phénomènes qui se produisent dans la société, le changement social par exemple;
- la *généralisation* (un étranger délinquant devient une preuve de la tendance à la délinquance de *tous* les étrangers);
- la *fausse identification* (parce que le travailleur immigré effectue un travail peu prestigieux, il est identifié à un être inférieur);
- l'*homogénéisation*, l'*essentialisation*, la *biologisation* du social et sa *naturalisation* (les travailleurs immigrés sont homogénéisés dans l'ÉTRANGER, sorte d'essence presque matérielle, biologique, naturelle : « Un Italien est italien comme un Noir est noir », dit l'auteur d'une lettre);
- la *spatialisation* (perception du présent en fonction des catégories du passé);

- la *psychologisation du social* (le politique est perçu sur le mode familial, il est question de la « mère-patrie » de « faire la paix entre patrons et ouvriers », suisses bien entendu, du « ménage fédéral », etc.;
- le *volontarisme*, qui correspond à une absence de prise en considération des facteurs matériels (« Si les dirigeants voulaient, ça irait mieux »);
- l'*atomisation du social* (l'émigration est due à la volonté et à la décision individuelles de chaque immigré de quitter son pays).

Un ensemble de mécanismes de ce genre, interdépendants et indissociables, constitue une configuration socio-cognitive. Rappeler, en outre, à quel point le discours des dirigeants de ces mouvements est proche de celui de la base de la population qui a produit ces lettres de lecteurs fait comprendre qu'un tel discours touche des niveaux profonds de la conscience collective et certaines importantes raisons de sa redoutable et rapide efficacité. Tenter de mieux comprendre un tel phénomène nous semble de première importance car les adversaires de ces mouvements ont développé un discours plus « rationnel » et ont taxé celui des adversaires d'« irrationnel », d'« aberrant » et d'« illogique », de « démagogique », pensant ainsi le disqualifier et anéantir son écho. Or, c'est ce dernier qui a fait des ravages et a failli l'emporter. Une simple condamnation d'un tel discours ne peut suffire, d'où notre essai de compréhension et d'analyse plus approfondie.

Apparaît aussi le point auquel on se facilite la tâche lorsqu'on se contente de qualifier de tels propos d'« illogiques », d'« irrationnels », etc. Plutôt que de sublimer dans la condamnation ou dans une explication rapide, cherchons à comprendre.

De même, la formule fréquente dans ces propos : « un étranger naturalisé ça fait un Suisse de plus, mais pas un étranger de moins », semble quelque peu en contradiction avec les principes de la logique formelle (principes d'identité, de non-contradiction et du tiers exclu); elle est pourtant terriblement efficace lorsqu'elle est proposée à des individus et groupes partageant le type de structure socio-cognitive décrite ci-dessus.

Il nous est bien sûr impossible, faute de place, de présenter toutes les structures socio-cognitives propres à ces différents types de partisans et d'adversaires. Signalons simplement que dans les structures socio-cognitives caractéristiques du type d'adversaires présentant la rupture maximale, les différents mécanismes socio-cognitifs définis ci-dessus disparaissent pour ainsi dire totalement³.

³ Les résultats complets et détaillés de cette première analyse sont présentés dans le livre suivant : U. Windisch, J.M. Jaeggi et G. de Rham, *Xénophobe ? Logique de la pensée populaire, Analyse du discours des partisans et des adversaires des mouvements xénophobes*, Éd. l'Age d'Homme, Lausanne, 1978, 182 p. Chaque mécanisme socio-cognitif se trouve illustré par de nombreux.../

À la suite de cette première analyse, nous avons ressenti la nécessité de poursuivre plus en profondeur l'analyse de ces structures socio-cognitives. À cette fin, nous avons entrepris une cinquantaine d'entretiens approfondis et répétés (entretiens qui ont duré chacun entre 2 et 8 heures) en choisissant les individus les plus significatifs de chacun des trois types de partisans et d'adversaires.

La lecture de la transcription de ces entretiens enregistrés (entre 40 et 80 pages dactylographiées) a fait ressortir trois « révélateurs privilégiés » de la structure de pensée profonde de ces groupes, trois thèmes permettant d'analyser et de différencier davantage ces groupes. Ces thèmes sont : 1) la représentation du temps, 2) la causalité (les différentes manières d'expliquer la réalité sociale), 3) la plus ou moins grande centration ou décentration de la structure de pensée.

Quelques indications rapides sur les résultats de ce troisième révélateur privilégié⁴. Si nous retenons le thème de l'opposition centration/décentration, c'est parce qu'il se prête le mieux à un essai d'application de certains concepts de la psychanalyse, notamment.

Le terme de centration est pris ici dans le sens piagétien. Piaget a montré que le développement cognitif de l'enfant obéissait à un passage, selon des étapes bien déterminées, d'une centration première (égocentrisme) à une décentration progressive, le dernier stade du développement cognitif (la réversibilité, etc.) étant atteint vers l'âge de 14-15 ans. Ainsi en est-il du sujet épistémique. Or, il s'avère que tout adulte, malgré sa capacité potentielle à la décentration, reste tributaire de multiples formes de centrations : cognitives, sociales, affectives, etc. Ceci nous a conduit à procéder à un quadruple déplacement de la conception piagétienne :

- 1) déplacement de l'univers cognitif de l'enfant à celui de l'adulte. Considération de la pensée non pas de l'enfant mais de l'adulte. *Pensée sociale*. L'égocentrisme fait place à de multiples formes de sociocentrisme (le nationalisme est une forme de sociocentrisme);
- 2) Piaget s'occupait surtout du niveau cognitif, de la pensée. Nous voulons considérer à la fois la pensée (sociale) et *le langage*. Nous intéressent à la fois le contenu de la pensée (les structures socio-cognitives) et les structures discursives à travers lesquelles se véhiculent telle ou

/...extraits de lettres et ceci pour tous les types d'adversaires et de partisans. Nous n'avons reproduit ici qu'un aspect du travail, celui de la conceptualisation. Les recherches sont financées par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.

⁴ Chacun de ces trois thèmes a fait l'objet d'un rapport de recherche. D'autres rapports ont eu pour objet l'application à nos résultats de certains acquis des disciplines susmentionnées (sociolinguistique, étude des mythes, psychologie sociale, logique naturelle et psychanalyse notamment). Par application, nous entendons une recherche et une réinterprétation de nos résultats à la lumière de ces acquis. L'ensemble des travaux paraîtra dans un ouvrage en trois volumes.

telle structure socio-cognitive. Nous aimerions faire ressortir le caractère de totalité et d'indissociabilité de la pensée, du langage, du social et de l'affectivité, notamment. On a toujours reproché à Piaget de ne pas tenir compte de l'affectivité. Il existe, en effet, des liens de dépendance très étroits entre les structures cognitive, discursive, affective et sociale. À titre d'exemple, un individu à qui est posée la question : « Quand on dit la Suisse à quoi pensez-vous ? », répond : « La Suisse, ma Suisse, ma petite Suisse », puis fond en larmes tant l'émotion est grande et ne peut continuer à parler pendant un certain laps de temps. C'est un cas extrême, mais il indique bien qu'à une telle structure affective (ici le caractère affectif du langage est très marqué alors qu'il peut être nul ou presque dans d'autres cas) correspondent des structures cognitive, discursive et des caractéristiques sociales spécifiques.

- 3) Piaget a recherché des structures cognitives universelles. Nous analyserons les structures cognitives en fonction de leurs *variations sociales*, soit des structures *socio-cognitives* précisément.
- 4) Un dernier déplacement est relatif à la conception de l'*idéologie*. Piaget voyait dans l'idéologie une pensée pré-logique, pré-scientifique, appelé tôt ou tard à disparaître au profit du raisonnement scientifique. Nous voyons dans l'idéologie une dimension constitutive de toute société, une réalité en soi, obéissant à d'autres critères que la pensée déductive et formelle de la science, mais tout aussi réelle et présente. L'idéologie obéit à des « logiques autres », qui restent en grande partie à définir malgré l'omniprésence de ce terme d'idéologie.

Empiriquement, cinq degrés se rangeant sur un continuum allant d'une centration maximale à une décentration maximale, ont pu être distingués⁵.

- 1) l'absence totale de décentration, soit une centration (un sociocentrisme) totale (un nationalisme à tous crins, par exemple);
- 2) une centration intériorisée mais délibérée (alors que la première forme de centration est comme « inconsciente », où le sujet est comme « agi » par la centration);
- 3) acceptation de l'Autre comme fait, mais sans compréhension de l'altérité, de l'Autre, ni essai de dialogue;
- 4) la décentration, soit une acceptation et une compréhension de l'Autre, et de son système de valeurs différent. Ici, il y a recherche de dialogue, d'équilibre et de compromis;

⁵ Cf. U. Windisch, J.M. Jaeggi et B. Plancherel, *Centration/décentration, pensée sociale et discours idéologique*, Groupe de recherche interdisciplinaire sur la pensée sociale et le discours, Département de Sociologie et Unité de linguistique générale, Université de Genève, 65 p.

5) enfin, l'excès de décentration; état proche de ce que les sociologues appellent l'anomie, soit une absence totale de cadre référence. C'est l'incertitude généralisée; la réalité sociale est considérée comme une sorte de kaléidoscope, elle est incompréhensible. La désorientation est complète et généralisée. Il y a incapacité d'analyser et de comprendre la réalité. Au niveau discursif, on trouve quantité de « je ne sais pas », « je ne comprends pas », « peut-être », etc.

Dans le premier cas – centration totale, ou absence complète de décentration – l'indissociabilité entre structure cognitive, structure discursive et structure affective est particulièrement évidente. On devine aisément que c'est ici que l'on trouve le groupe des nationalistes xénophobes. Le nationalisme est aussi outrancier que le rejet de l'Autre (l'étranger en l'occurrence). L'autre c'est le Mal, pour ne pas dire le Malin; il est, en effet, diabolisé. Tout se passe comme si les individus de ce groupe étaient sous l'emprise totale, sous l'empire de l'affectivité. Le discours jouit de peu d'autonomie par rapport à la pensée; le discours ne semble être qu'un prolongement de la pensée. Le *travail* discursif est peu important. Pas d'analyse, ni de travail de compréhension. Il y a simplement condamnation, véhémence, affective, émotionnelle, de l'Autre. Pour utiliser un langage sociolinguistique, d'analyste du discours, on peut dire que le sujet de l'énonciation⁶ est fortement présent dans l'énoncé, la distance du sujet d'énonciation par rapport à son énoncé faible; le discours fait l'objet d'une grande tension (« les immigrés ? dehors ! »; « ils osent se plaindre !, qu'on les foute dehors !, tout de suite ! »). Le discours est aussi fortement modalisé. S. Freud aurait sans doute de la peine à convaincre les individus de ce groupe que là où était le ça doit advenir le Moi.

À l'inverse, les membres des trois types d'adversaires, sont nombreux à figurer sous la rubrique (4), soit sous la structure socio-cognitive correspondant à une décentration réelle. Dans ce cas, la structure discursive, qui va de pair avec une telle structure socio-cognitive, est également très différente. Le style discursif est beaucoup plus analytique, didactique (on analyse et on essaye de comprendre plutôt que l'on ne condamne, violemment et affectivement); le sujet de l'énonciation est extérieur à son énoncé, beaucoup moins impliqué. La distance est grande, la tension et la modalisation peu marquées. On relève, en revanche, un important travail discursif (le langage est utilisé pour comprendre, analyser et expliquer), une grande maîtrise de l'affectivité et de l'émotion. Le langage devient un instrument d'analyse, de stratégie; il n'est plus un simple prolongement de la pensée. Le langage jouit d'une plus grande autonomie par rapport à la pensée et à l'affectivité.

⁶ Cf. J. Dubois, « Énoncé et énonciation », *Langages*, 13, 1969: 100-110; voir aussi au sujet de l'énonciation, E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, 1966: 225-288; R. Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, 1968: 176-196; T. Todorov, « L'énonciation », *Langages*, 17, 1970.

Pour reprendre la distinction de B. Bernstein⁷ entre « code élaboré » et « code restreint », on se situe ici très nettement dans le cadre du code élaboré.

D'une façon plus générale, on pourrait sans doute dire que la centration, comme attitude et dispositif cognitifs, est plus « naturelle » que la décentration. Cette dernière semble être le résultat d'une véritable et laborieuse conquête, d'un long et permanent travail, à la fois cognitif et discursif et des facteurs sociaux tels qu'une longue scolarisation, un statut professionnel élevé et une large insertion sociale vont faciliter et favoriser l'acquisition de la décentration⁸.

Nous avons utilisé à plusieurs reprises le terme d'affectivité ou de structures socio-affectives. Il s'avère que c'est aussi un concept psychanalytique. Nous aimerions étendre l'exploration des pouvoirs heuristiques de ce concept en sachant que nous nous aventurons sur une pente glissante, puisque nous ne sommes en rien psychanalyste. Plus que de l'indulgence condescendante, nous attendons de la part des psychanalystes la critique et les moyens pour corriger nos extrapolations et simplifications rapides. Il nous semble pourtant qu'une meilleure compréhension de phénomènes du genre de ceux que nous abordons, est à ce prix, sans vouloir pour autant prétendre faire dans l'interdisciplinaire, voire dans la transdisciplinarité pompeuse.

Reprenons un instant la structure ou configuration socio-cognitive propre au groupe des nationalistes xénophobes. Il est maintenant évident que cette configuration n'est pas purement cognitive mais qu'elle comporte des aspects affectifs et émotionnels particulièrement marqués. Essayons de la lire et de la réinterpréter en fonction de certaines études ayant esquissé l'étude des rapports entre psychanalyse et politique. Pierre Ansart a eu la gentillesse d'esquisser une telle interprétation en prenant nos propres résultats comme exemple concret⁹. Nous reprenons à notre compte son interprétation en tentant de la prolonger et de la développer davantage.

Rappelons d'abord quelques postulats généraux qui fondent ces tentatives de rapprochement entre psychanalyse et politique. En sociologie politique et en science politique on a beaucoup de peine à admettre que la fameuse *persuasion politique* ne vise pas seulement à diffuser des informations. Les aspects affectifs sont considérés comme quantité négligeable à côté de la toute-puissance explicative des déterminismes socio-économiques. De même, il est fréquemment postulé et admis comme évident, à la suite

⁷ B. Bernstein, *Langage et classes sociales*, Éd. de Minuit, Paris, 1975.

⁸ Relevons cependant que des sujets d'origine ouvrière peuvent évidemment atteindre une grande décentration. Cette dernière s'explique alors par une intense activité et une large insertion sociales et politique.

⁹ P. Ansart, « Science politique et psychologie : la passion politique », *Europa, Revue d'Études interdisciplinaires*, Tome 2, No 2 (printemps 1979), pp. 129-137.

de la fixation d'une grande partie de la population sur la consommation et de la baisse fréquente des taux de participation politique, que l'on assiste dans nos sociétés à une dépassionnalisation de la politique. La politique relèverait de plus en plus d'un *no man's land* affectif, de la neutralité affective. Si certaines situations d'abstentionnisme généralisé donnent raison à une telle thèse, nous voulons montrer qu'il ne s'agit en aucun cas d'une loi générale et que des situations diamétralement opposées peuvent aujourd'hui encore se produire de façon inattendue et dans des proportions insoupçonnées.

W. Reich, par exemple, avait saisi l'importance de ces dispositions affectives dans les couches populaires et la possibilité de les activer et de les investir à des fins politiques¹⁰. Il avait relevé que les partis conservateurs faisaient plus largement appel aux sentiments, aux dimensions affectives que les partis « de gauche », davantage orientés vers des discours intellectuels, axés sur les Idées¹¹, sur la force de l'analyse et du raisonnement plus que sur les sentiments et les émotions.

Relevons l'importance des configurations affectives, des sentiments collectifs, des sensibilités collectives, à côté de structures purement cognitives. La relecture sous l'angle psychanalytique n'est cependant pas la seule possibilité. On pourrait voir également dans ces aspects émotifs et affectifs des éléments de ce que M. Eliade appelle la capacité symbolique et mythique, capacité présente chez tout individu et dans toute société, même si dans certaines sociétés, surtout dans les nôtres, il ne s'agit bien souvent plus que de virtualités et de potentialités largement domestiquées et refouées. Mais ces potentialités, même dans nos sociétés, ne demandent qu'à être réinvesties.

Il reste à établir plus systématiquement ces liens entre aspects affectifs et capacité symbolique et mythique.

On est en train de comprendre aujourd'hui une chose que le XIX^e siècle ne pouvait même pas pressentir : que le symbole, le mythe, l'image appartiennent à la substance de la vie spirituelle, qu'on peut les camoufler, les mutiler, les dégrader, mais qu'on ne les extirpera jamais. Il vaudrait la peine d'étudier la survivance des grands mythes ... C'est ainsi que le mythe du Paradis Terrestre a survécu jusqu'à nos jours sous la forme adaptée du « paradis océanien », ... *alors que la réalité était très différente* (c'est nous qui soulignons) ... Mais sa fonction dans l'économie

¹⁰ W. Reich, *La psychologie de masse du fascisme*, 1977.

¹¹ Dans les discours politiques de « la gauche », on qualifie souvent les milieux ruraux et les cantons montagnards, notamment, de conservateurs. En réalité, les choses sont plus compliquées. Dans ces milieux, la pensée n'est pas intellectuelle et abstraite mais concrète et empirique, basée sur des faits. La politique n'est pas faite d'Idées mais d'événements, d'anecdotes, et de personnes. Ici, on raconte, on n'explique pas; il y a une véritable personification de la politique. On ne se détermine pas en fonction d'Idées; on se méfierait plutôt des « Idées », de celui qui parle trop, en disant précisément : « ce ne sont que des mots ».

de la psyché humaine restait la même : là-bas, dans l'« île », dans le « Paradis », l'existence se déroulait en dehors du Temps et de l'Histoire; l'homme était heureux, libre...

...L'étonnante vogue de la psychanalyse a fait fortune de certains mots-clés : image, symbole, symbolisme, sont devenus désormais monnaie courante. D'autre part, les recherches systématiques sur les mécanismes de la « mentalité primitive » ont révélé l'importance du symbolisme pour la pensée archaïque en même temps que son rôle fondamental dans la vie de n'importe quelle société traditionnelle.

La pensée symbolique n'est pas le domaine exclusif de l'enfant, du poète ou du déséquilibré : elle est consubstantielle à l'être humain : elle précède le langage et la raison discursive, le symbole révèle certains aspects de la réalité — les plus profonds — qui défient tout autre moyen de connaissance. Les images, les symboles, les mythes, ne sont pas des créations irresponsables de la psyché; ils répondent à une nécessité et remplissent une fonction : mettre à nu les plus secrètes modalités de l'être ... chaque être historique porte en soi une grande partie de l'humanité d'avant l'Histoire ... cette partie anhistorique de l'être humain porte, telle une médaille, l'empreinte du souvenir d'une existence plus riche, plus complète, presque béatifique. Lorsqu'un être historiquement conditionné, par exemple un occidental de nos jours, se laisse envahir par la partie non historique de lui-même (ce qui lui advient beaucoup plus souvent et beaucoup plus radicalement qu'il ne l'imagine, ce n'est pas nécessairement pour rétrograder vers le stade animal de l'humanité, pour redescendre aux sources les plus profondes de la vie organique : maintes fois, il réintègre par les images et les symboles qu'il met en œuvre un stade paradisiaque de l'homme primordial (*quoi qu'il en soit de l'existence concrète de celui-ci*¹²; car cet « homme primordial » s'avère surtout comme un archétype impossible à pleinement « réaliser » dans une existence humaine quelconque). En échappant à son historicité, l'homme n'abdique pas sa qualité d'être humain pour se perdre dans l'« animalité », il retrouve le langage, et parfois, l'expérience d'un « paradis perdu ». Les rêves, les rêves éveillés, les images de ses nostalgies, de ses désirs, de ses enthousiasmes, etc., autant de forces qui projettent l'être humain historiquement conditionné dans un monde spirituel infiniment plus riche que le monde clos de son « moment historique »...

...« L'inconscient », comme on l'appelle, est de beaucoup plus « poétique » — et, ajouterions-nous, plus « philosophique », plus « mythique » — que la vie consciente. Il n'est pas toujours nécessaire de connaître la mythologie pour vivre les grands thèmes mythiques. Les psychologues le savent bien, qui découvrent les plus belles mythologies dans les « rêves éveillés » ou les rêves de leurs patients¹³.

Là où la psychanalyse évoquerait sans doute la « nostalgie de la complétude narcissique », Eliade penserait plutôt au mythe du Paradis perdu. N'est-il pas frappant de constater dans la configuration socio-cognitive des nationalistes xénophobes, que nous allons relire sous l'angle des dimensions

¹² C'est nous qui soulignons.

¹³ M. Eliade, *Images et Symboles*, Gallimard, 1952: 12-15.

affectives, que le mythe du « Paradis perdu » est fortement présent pour ne pas dire central. Les individus de ce groupe idéalisent très fortement la Suisse du passé par opposition à la situation actuelle, considérée comme souillée et dégradée. On se trouve en présence d'une authentique représentation mythique du temps¹⁴ chez ce groupe et d'une volonté ferme d'y retourner. Il est constamment question de la Suisse du passé, en des termes tels que « havre de paix », « petit pays bien tranquille », « non perturbé » ; « autrefois, il n'y avait pas d'histoires », « on vivait tous unis, en harmonie », etc. Réapparaît aussi la tension — dont il a déjà été question — propre à ce discours, tension créée par le décalage entre cette Suisse du passé, idéalisée, et la situation actuelle ainsi que la volonté de retourner à cet état antérieur. Certains individus se disent même prêts à se sacrifier pour retrouver cet état antérieur idéalisé.

La psychanalyse ne pourrait-elle être éclairante puisque lorsqu'elle nous montre précisément l'intensité, la force et la virulence que peuvent prendre ces mécanismes affectifs. Rien ne leur résiste, serait-on tenté de dire; ils ont parfois raison de tout raisonnement logique, de toute raison, et même des déterminations les plus objectives (économiques et sociales) contrairement au postulat central des sciences sociales.

Ceci nous conduit à un dernier postulat préalable. Il ne nous semble pas possible de parler d'affectivité en général. La dimension affective fait elle aussi l'objet de *variations sociales*, son importance et sa nature peuvent varier du tout au tout d'un groupe social à un autre, c'est ce qui explique notre terme de *configurations socio-affectives*¹⁵. Des indications dans ce sens ont

¹⁴ Cf. notre rapport relatif au thème (au révélateur privilégié) du temps : U. Windisch, F. Gretillat, V. Holstenson et B. Plancherel, *Types de représentation sociale du temps, pensée sociale et discours idéologique*. Groupe de recherche interdisciplinaire sur la pensée sociale et le discours, Département de Sociologie, Unité de linguistique générale, Université de Genève, 82 p.

¹⁵ Des études comme celles de W.R. Bion, D. Anzieu, etc., vont dans ce sens, notamment lorsqu'il est question de la nature variable de l'« illusion groupale » selon le type de groupe. Ces auteurs et bien d'autres sont à la base de réflexions particulièrement stimulantes sur les rapports entre psychanalyse et politique. Citons quelques-uns de ces ouvrages et articles pour les reprendre sur des points particuliers ultérieurement ou dans d'autres travaux. D. Anzieu, « L'illusion groupale », *Nouvelles revues de psychanalyse*, No 4, automne 1971; D. Anzieu, *Le groupe et l'inconscient*, Paris, Dunod, 1978; D. Anzieu, A. Béjarano, R. Kaës, A. Missenard et J.B. Pontalis, *Le travail psychanalytique dans les groupes*, Paris, Dunod, 1972; W.R. Bion, *Recherche sur les petits groupes*, Paris, P.U.F., 1972; S. Kaufmann, *L'inconscient politique*, Paris, P.U.F., 1979. On ne peut manquer de signaler les remarquables travaux de G. Mendel. L'expression : « la régression du politique au psycho-familial », utilisée précédemment, lui appartient. Rendons à César ce qui est à César, lorsque nous nous en souvenons. Il faudrait bien sûr citer Freud en premier lieu. Sans être du tout spécialistes de l'œuvre de Freud, les aspects qui nous intéressent le plus directement ici proviennent des ouvrages suivants : *Psychologie collective et analyse du moi. Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1963; *L'avenir d'une illusion*, Paris, P.U.F., 1927; *Malaise dans la civilisation*, Revue Française de Psychanalyse, VII, 4, Paris, 1929; *Totem et Tabou*, Paris, Payot, 1965. Nous ne pouvons manquer d'évoquer aussi le docteur J. Gabel (psychiatre et sociologue). Ses ouvrages ont été pour nous de première importance. Il a d'ailleurs précédé les auteurs susmentionnés (excepté Freud bien sûr) dans la réflexion sur les rapports entre psychanalyse et politi-.../

déjà été présentées à propos des structures discursives caractéristiques des partisans et des adversaires, soit la nature variable des phénomènes de distance, de tension et de modalisation.

Limitons-nous à la structure socio-cognitive des nationalistes xénophobes pour la relecture en termes socio-affectifs. Un discours, comme celui des mouvements xénophobes, ne tente pas seulement d'informer ou de persuader. Il joue sur la dimension affective en cherchant, par exemple, à susciter des attachements et des indignations, à faire aimer (les Suisses idéalisés) et détester (les étrangers). On peut chercher à faire croire, à faire faire, mais aussi à faire aimer et détester.

Dans toute population il existe des façons spécifiques de penser, de sentir et d'agir; des sensibilités collectives, des sentiments et des affects collectifs. En Suisse, le familialisme est répandu jusque dans le domaine politique, soit la psychologisation du politique, ou la régression du politique au psycho-familial, précisément. Ainsi trouve-t-on très fréquemment des expressions du genre : « la mère patrie », « la grande famille (pour la Suisse) », le « ménage fédéral », « faire la paix », « se donner la main entre patrons et ouvriers ». Nous sommes proches d'une vision consensuelle et harmonieuse, propre à une représentation stéréotypée de la famille. Une telle sensibilité politique s'explique bien sûr par de multiples déterminations mais elle est à son tour dynamiquement déterminante. Ce familialisme contribue sans aucun doute pour une part non négligeable à la constitution de cette affectivité – sensibilité – politique particulière. N'a-t-on pas rétréci la pensée de Freud en ne retenant que la projection de l'identification paternelle dans la politique, alors que c'est tout le politique qui est perçu et vécu en termes familiaux ? Il importe de mieux connaître les configurations affectivo-politiques si l'on veut rendre compte de la complexité des mécanismes de la manipulation politique. Certains idéologues auraient-ils mieux compris ces configurations que les scientifiques eux-mêmes ?

Il faut rendre justice aux historiens des mentalités qui parlent peu d'idéologies politiques mais bien de la sensibilité politique propre à une époque donnée; on pourrait ajouter la configuration affective dominante à une époque donnée.

Nous aimerions mieux cerner la manière dont les sensibilités politiques collectives sont investies par des discours politiques et leur participation à la structuration de nouvelles formes de rapports politiques. Les mouvements xénophobes ont bel et bien réussi, même si ce n'est que momentanément, à restructurer les rapports sociaux et politiques en Suisse, puisqu'une grande partie de la classe ouvrière, par exemple, s'est alignée derrière eux (aligner est d'ailleurs, en l'occurrence, un terme bien euphémisé).

/...que avec sa thèse d'État, son premier ouvrage : *La fausse conscience*, Éd. de Minuit, 1962. Enfin, nous voudrions le remercier personnellement pour l'intérêt qu'il a porté à nos travaux et ses nombreuses suggestions.

Les partisans de ces mouvements ne se définissent pas par une véritable idéologie politique théorisée. C'est davantage une sensibilité politique collective et spontanée, une structure affectivo-cognitive, qui a trouvé à s'exprimer à l'occasion d'une situation de tension sociale, de crise et de conflit.

Reprenons les trois axes de la perception de la réalité sociale :

- 1) l'opposition Suisses/étrangers, soit la centration nationaliste absolue;
- 2) l'opposition peuple/dirigeants (qui témoigne de l'attachement à un pouvoir conçu sur le modèle familial : hiérarchie et dépendance);
- 3) l'opposition Norme/Déviance, soit une condamnation violente de la déviance et une perception moralisatrice du social.

L'investissement absolu dans la nation implique un rejet tout aussi absolu de n'importe quelle forme d'altérité, ici l'hostilité envers les étrangers. Les étrangers sont véritablement réifiés, ils perdent leur dimension d'être humain; ils deviennent de simples quantités numériques (« on en a fait venir des wagons ») et permettent ainsi des projections destructives. La nation posée comme idéal devient un absolu et prend un caractère sacré. Elle légitime toute identification et devient le centre à partir duquel sont portés les jugements. Le langage moralisant facilite l'identification et la manifestation des affects.

La nation idéalisée, la Suisse harmonieuse du passé, devient une sorte de surréalité qui indique les voies de la sublimation et du sacrifice (les Suisses qui se disent prêts à se sacrifier pour retrouver cet état originaire idéalisé). Une telle idéalisation ne fournit-elle pas l'occasion d'une restauration narcissique ?

Ainsi se développe une dynamique entre l'exaltation de soi, vécue sur le mode collectif et le conflit radical entre détenteurs de cet idéal et non-détenteurs¹⁶.

La nation définie en termes d'absolu sacré et de supériorité morale et la société réelle conçue comme une grande famille excluent la définition du politique en termes de classes sociales antagoniques et en lutte.

N'a-t-on pas à faire, davantage qu'à de simples attitudes politiques, à une configuration socio-affective où différentes instances de la personnalité cherchent à s'intégrer dynamiquement ? Et n'est-on pas proche de certains dynamismes affectifs analysés par Freud dans le champ psycho-politique :

¹⁶ Avec R. Girard, *La Violence et le Sacré*, Grasset, 1972, on pourrait parler de victime émissaire. En réalité, les individus de ce groupe localisent l'origine du « Mal » à l'intérieur du pays : « les autorités », « les patrons », « l'argent ». Mais s'en prendre à ces derniers reviendrait à troubler l'harmonie tant recherchée; les étrangers sont alors tout désignés comme victime émissaire.

- idéalisation des autorités sur le modèle parental,
- identification au pouvoir paternel protecteur,
- dénégation de l'assujettissement,
- renforcement des défenses par réaffirmation des idéaux,
- angoisse de destruction¹⁷ comme modèle collectif de l'angoisse de castration,
- projection de l'angoisse et de l'agressivité sur des éléments extérieurs, etc.
- enfin, l'intériorisation du discours véhiculé par les dirigeants des mouvements xénophobes pourrait constituer une forme de thérapie de l'angoisse.

J. Chasseguet-Smirgel a prolongé les réflexions sur les rapports entre psychanalyse et idéologie en se basant sur Freud. Retenons son rapprochement entre illusion et idéologie, rapprochement qui pourrait nous éclairer davantage sur les raisons de l'intensité et de la virulence de l'adhésion à des idéologies politiques « irrationnelles » et « illogiques ».

Des fusions enrichissantes devraient résulter de ces rapprochements entre idéologie et illusion.

Ainsi, nous appelons illusion une croyance quand, dans la motivation de celle-ci, la réalisation d'un désir est prévalente et nous ne tenons compte, ce faisant, des rapports de cette croyance à la réalité, tout comme l'illusion elle-même renonce à être confirmée par le réel¹⁸.

Le terme de croyance, on le voit, n'a ici aucun sens péjoratif alors que dans certains courants marxistes, il est purement et simplement péjoré. Plutôt que de rejeter le difficilement saisissable, nous voudrions, à l'aide de la psychanalyse, chercher à dégager une logique de la croyance, une logique affective, leurs mécanismes de fonctionnement spécifiques.

L'idéologie est un projet. La notion de projet n'est-elle pas proche de celle de désir, à cette différence près que cette dernière implique une charge affective et un concept comme celui d'investissement dont on connaît l'intensité possible. La logique du désir obéit à l'opposition première, plaisir/déplaisir, à la volonté de minimiser le déplaisir aussi.

L'illusion laisse libre cours au monde du désir, elle rend possible la réalisation non pas concrète et immédiate mais *imaginaire* du désir.

¹⁷ D. Anzieu et al., *Le groupe et l'inconscient*, op. cit., parlent d'angoisse de « casse » à ce propos.

¹⁸ S. Freud, *L'avenir d'une illusion*, op. cit.

L'idéologie est alors conçue comme un système de pensée qui promet l'accomplissement de l'illusion. Le simple fait d'adhérer à une idéologie, produit déjà une satisfaction, la satisfaction du désir, la satisfaction et la réalisation imaginaires du désir. Et si l'adhésion à une idéologie peut être si intense, c'est parce que l'illusion, qui est croyance, peut prendre le même caractère de réalité qu'une réalité matérielle¹⁹.

On connaît l'importance pour la psychanalyse du postulat de la nostalgie de la complétude narcissique, de l'intense volonté de retrouver cet état pré-natal harmonieux, exempt de toute déchirure narcissique. L'idéologie peut, une nouvelle fois, combler imaginativement, symboliquement, ce désir.

J. Chasseguet-Smirgel²⁰ qualifie d'*illusion prototypique* la croyance fondée sur l'idée inconsciente d'une retrouvaille possible entre le Moi et l'idéal, la régression à la complétude perdue. Et l'auteur d'ajouter qu'il est, par conséquent, plus facile de changer d'idéologie que de renoncer à l'illusion prototypique.

Avec l'illusion — qui vise à abolir l'écart entre le Moi et l'idéal, à rechercher, comme le dit Freud, le temps où le Moi était à lui-même son propre idéal — on retrouve certains mécanismes de base de la psychanalyse telle la *projection*, puisqu'il n'existe pas d'idéalisation sans projection. Ce qui est fauteur de trouble est projeté à l'extérieur.

Des rapports ont été entrevus entre la potentialité totalitaire des idéologies et la volonté d'accomplissement de l'illusion, volonté qui peut être telle qu'elle entraîne la *destruction* de tous les obstacles entravant cet accomplissement. L'irrationnel obéit à une logique spécifique.

Nous voudrions soumettre quelques autres réflexions susceptibles d'apporter un éclairage complémentaire dans la compréhension des « logiques autres » et par conséquent aussi du fonctionnement spécifique de l'idéologique. Il s'agit de l'apport possible de travaux ayant trait à ce que nous appellerons la *logique symbolique*, soit la logique sous-jacente au fonctionnement du rêve, du mythe et d'autres activités imaginaires²¹. Une nouvelle fois, nous simplifions beaucoup, exagérément sans doute.

¹⁹ S. Moscovici nous dit quelque chose de très semblable lorsqu'il affirme que dans les sciences humaines, on considère toujours les marteaux comme plus réels que les idées alors qu'il serait temps que l'on se rende compte que les idées peuvent prendre un caractère de réalité aussi réel que les marteaux. S. Moscovici nous dit ceci dans un ouvrage sur les représentations sociales, à paraître aux Éditions l'Age d'Homme, Lausanne.

²⁰ J. Chasseguet-Smirgel, « Quelques réflexions d'un psychanalyste sur l'idéologie », *Revue Pouvoir*, no 11, 1979.

²¹ Cf. E. Fromm, *Le langage oublié*, Payot, 1980. Fromm est un autre auteur dont nous nous inspirons largement.

Prenons le rêve. Il est reconnu qu'il n'obéit pas aux mêmes lois que la pensée de la veille. Dans l'univers du sommeil, les catégories de l'espace et du temps sont ignorées, tandis que la pensée de la veille est indissociable de la réalité spatio-temporelle. C'est ce qui explique que le rêve n'est pas limité par les contraintes spatiales et temporelles; il se déroule hors temps et hors espace. Il se joue allègrement de ces catégories.

Après avoir dit ce que le rêve n'était pas, retenons quelques éléments de ce qu'il est, des catégories spécifiques de sa logique de fonctionnement : *l'association* et *l'intensité* notamment.

Dans le rêve, un élément de la vie de notre enfance peut coïncider, peut être *associé* à un événement de la réalité présente; des personnes mortes deviennent vivantes, des événements récents semblent avoir eu lieu il y a très longtemps. Le rêve présente comme simultanés des événements qui ne peuvent avoir lieu en même temps dans la réalité. Dans le rêve, on peut parcourir des espaces fantastiques, on peut se trouver en deux lieux à la fois, une personne peut se métamorphoser en une autre. Bref, le temps et l'espace perdent leur pouvoir de contrainte et de détermination²².

Les éléments du rêve ne sont pas pour autant associés au hasard. Le rêve a SA logique. Ce n'est ni le temps, ni l'espace, mais *l'intensité* de l'expérience affective qui explique l'association. Deux éléments vont être associés dans le rêve parce qu'ils ont fait l'objet d'une même expérience affective. Logiques affective et symbolique.

Il s'agit d'association en termes d'événements intérieurs et non extérieurs; sont associés des éléments symboliques liés par des raisons émotives, affectives.

Le lien avec l'idéologie, comme réalisation imaginaire du désir, apparaît déjà.

Faut-il rappeler que le langage symbolique ne constitue en rien une réalité secondaire, moins importante que la réalité matérielle. Si tel est néanmoins le cas dans nos sociétés industrialisées c'est à cause de la spécificité de ces dernières. M. Eliade ne montre-t-il pas que le langage symbolique et mythique nous met en contact avec les assises les plus profondes de notre personnalité, nous fait entrevoir les dimensions spirituelles les plus profondes et qu'il est même des plus importants pour l'équilibration d'un individu. Il me souvient que C.J. Jung voyait la cause de certaines maladies mentales dans le dessèchement de cette faculté symbolique.

²² Le mythe obéit à des lois semblables.

Que faut-il alors déduire du fait que cette capacité symbolique et mythique est beaucoup plus importante, dans le cadre de notre étude empirique, chez les nationalistes xénophobes que chez les trois types d'adversaires ? Faut-il voir dans cette capacité symbolique plus marquée un amas d'éléments « réactionnaires » ? Nous pensons bien sûr que non. En réalité, tout semble se passer comme si les dirigeants des mouvements xénophobes et les partis « conservateurs » plus généralement, étaient plus conscients de l'importance de cette capacité symbolique et mythique. Ils « jouent » avec cette capacité pour l'utiliser à des fins politiques bien précises. Cette capacité est réactivée, investie, puis drainée et parasitée dans le sens du projet politique prôné. Une analyse plus approfondie montre que ce sont certains symboles et mythes et certains seulement qui sont réactivés, ceux qui sont susceptibles d'être parasités dans le sens du projet politique défendu.

Réciproquement, cela semble montrer que les partis qui se veulent plus « rationnels », les partis « de gauche », entre autres, désinvestissent sur ce point, délaissent, pour ne pas dire dénigrent, une telle capacité. Or, les hommes ne « fonctionnent » pas seulement à la logique dite rationnelle. C'est peut-être une illusion que de croire qu'un réformisme économique et social saurait compenser les exigences de notre potentialité symbolique et mythique.

On pourrait s'interroger aussi sur les rapports éventuels entre les mécanismes essentiels du rêve — les mécanismes de déformation et de déguisement qui conduisent la transformation du rêve latent en rêve manifeste — et le travail de rationalisation qu'effectue toute idéologie. Ne retrouve-t-on pas dans ce « travail idéologique » — travail qu'effectue toute idéologie politique en vue de se présenter comme cohérente et rationnelle — des mécanismes proches de la *condensation*, du *déplacement* et de l'*élaboration secondaire* ? D'autres procédés contribuent à ce travail de déguisement. Dans le rêve manifeste un élément peut avoir un sens opposé au sens sous-jacent. Les éléments du rêve manifeste ne sont pas enchaînés par des relations logiques; le rêve manifeste ignore les « mais, donc, parce que, si ». Ces relations sont, par exemple, exprimées par la succession d'images. N'y aurait-il pas là un lien avec l'abondance de termes évocateurs, de mots prestigieux chargés affectivement, dans certains discours idéologiques ? Ne retrouve-t-on pas l'association — association de mots connotés affectivement — et donc l'intensité, le fait que l'idéologie fonctionne à l'affectif ?

Certains auteurs²³ ont même tenté de formaliser la spécificité de la logique à l'œuvre dans le langage symbolique en montrant que cette dernière « violait » les principes de la logique formelle (principe d'identité $A = A$;

23 Cf. par exemple J.P. Schnetzer, « La logique bouddhique et le rêve, les lois non-aristotéliennes de la pensée onirique », *Cahiers de psychologie jungienne*, 23, 1979: 41-52.

principe de non-contradiction : A ne peut être à la fois A et non-A; le principe du tiers - exclu : pas de tierce possibilité entre A et non-A).

Ainsi, dans le langage symbolique on trouve constamment des situations où :

- A est à la fois A et non-A (viol des principes du tiers-exclu et de non-contradiction)
- A n'est ni A ni non-A (viol des principes du tiers-exclu et d'identité).

Dans le rêve, il est connu que ces deux dernières situations sont courantes, les éléments du rêve obéissent très lâchement et souvent pas du tout au principe rigide d'identité. Une chose peut être à la fois cette chose et ne pas l'être. Autre situation : une chose peut être ni cette chose mais pas non plus une autre. Exemple : on entre dans la maison de Monsieur X et pourtant ce n'est pas celle qu'il possède dans la réalité, mais ce n'est pas non plus une autre.

On sait que des formules du genre suivant : « un étranger naturalisé ça fait un Suisse de plus, mais pas un étranger de moins », ont été très efficaces dans le cadre du discours xénophobe. N'aurait-on pas avantage à analyser ces formules dans les termes des deux situations définies ci-dessus plutôt que de les qualifier hâtivement d'« aberrantes », d'« illogiques » et d'« irrationnelles » eu égard aux principes de la logique formelle.

Il va de soi que la logique qui sous-tend la pensée des adversaires et qui se veut plus rationnelle n'est en rien neutre affectivement et dépourvue d'irrationnel. La virulence de la condamnation des partisans par certains adversaires en témoigne, de même que la façon absolue dont ces derniers glorifient leur propre attitude d'adversaire.

...l'indignation a alors la même source et les mêmes effets que la défense raciste à quoi elle s'en prend. Elle a la même fonction sacrificielle et compensatoire : sacrifier sous la forme de cet « autre » particulier (qui est ici un raciste) la part de nous-mêmes que son discours ravive et qui est dès lors menaçante; exorciser la réprobation de l'Autre qui nous guette aux détours du langage, aux supports de nos images narcissiques, réprobation qui vient du discours inconscient du sur-moi²⁴.

Parfois on serait tenté de voir dans cette attitude autosatisfaisante un simple vernis qui peut « craquer » à l'occasion d'une tension sociale ou crise un peu sérieuse. Pensons aux subits déchaînements antisémites col-

²⁴ D. Sibony, *La haine du désir*, Christian Bourgois, 1978: 31-32.

lectifs *récents* dans quelques villes françaises²⁵. Il apparaît alors que sous le rassurant Homo Sapiens se cache dans chaque individu un Homo Demens qui peut remonter à tout moment à la surface.

Nous avons utilisé à de nombreuses reprises des termes tels qu'affectif, affectivité, affects, émotion, structure affective, logique affective et sans doute d'une façon trop imprécise et polysémique. Aussi, avons-nous voulu nous tourner vers la psychanalyse pour chercher davantage de précision. Or, la polysémie de ces termes persiste de toute évidence. Il suffit de prendre un ouvrage comme celui d'A. Green²⁶ qui nous paraît pourtant remarquable et nous est d'une grande utilité. Nous ne pouvons cependant, faute de place dans le cadre d'un article, faire fructifier nos résultats à la lumière de toutes les thèses d'A. Green.

Considérons pour terminer un point qui nous intéresse de façon centrale dans une perspective sociolinguistique, celui des *rapports entre langage et affectivité*, entre structures socio-affectives et structures discursives. Il est apparu très vite, au niveau proprement discursif, que le langage des nationalistes xénophobes était à la fois tendu, plus modalisé et le sujet de l'énonciation plus fortement présent dans son énoncé; soit un langage aussi plus affectif et émotif que celui d'une grande partie des adversaires.

Notre objectif vise à mieux cerner ces aspects affectifs et émotifs et ceci dans le langage lui-même. Comment fonder mieux théoriquement, avec la psychanalyse, ces structures socio-affectives? et leurs rapports avec le discours?

Contrairement à Lacan²⁷, Green a l'avantage de prendre en considération cette dimension affective et de montrer son importance.

Nos résultats nous amènent à quelques généralisations. On ne s'étonnera guère du fait que la dimension affective intervient dans la structuration, dans la concaténation de tels discours politiques. Elle intervient de façon variable et ces variations s'expliquent par des facteurs d'ordre sociaux. La plus ou moins grande présence de la dimension affective est fonction de l'appartenance sociale, des groupes sociaux. Tendanciellement, en termes de raisonnement probabiliste, ces éléments affectifs sont beaucoup plus importants dans les groupes sociaux défavorisés ayant bénéficié d'une faible scolarisation. Inversement, la maîtrise des affects et des émotions, ainsi que le « travail discursif » sont plus marqués dans les couches favorisées ayant suivi un cursus scolaire prolongé.

²⁵ E. Morin, *La Rumeur d'Orléans*, Seuil, 1973 (1969). Nouvelle édition complétée avec la Rumeur d'Amiens.

²⁶ A. Green, *Le discours vivant*, P.U.F., 1973.

²⁷ La perspective « intellectualiste » de Lacan est de peu d'utilité dans le cas précis puisque l'affectif est le grand absent de la théorie lacanienne.

Nous avons vu que le langage des milieux défavorisés était plus « brut », moins travaillé et plus affectif; celui des milieux favorisés plus analytique, plus élaboré, didactique. Il sert à analyser et à expliquer. Si ce dernier a davantage une fonction d'information et de communication au sens strict, le premier a, d'abord, une fonction d'*expression* (des affects, des émotions, des sentiments, etc.).

Ces résultats confirment des acquis comme ceux de B. Bernstein relatifs aux fameux codes élaboré et restreint. Le code élaboré, propre aux milieux favorisés et à éducation prolongée, se caractérise précisément par une grande maîtrise du langage et des sentiments. Les individus de ce groupe apprennent très tôt à contenir et à maîtriser les sentiments et à différer les satisfactions. Le code élaboré va de pair avec une grande autonomie de l'individu, l'individualisme en est une donnée intrinsèque.

Dans le cadre du code restreint, en revanche, l'expression des sentiments, la conscience de groupe, du « Nous » (le groupe passe avant l'individu) et la satisfaction immédiate des besoins priment. Le caractère moins élaboré et moins travaillé du langage est lié à sa fonction d'expression. Le langage apparaît d'ailleurs souvent comme un simple prolongement de la pensée et des sentiments. L'autonomie du langage est faible, contrairement au code élaboré où le langage devient un instrument d'analyse, de stratégie, etc.

Le lien entre caractère affectif et fonction d'expression doit être souligné. Le langage des nationalistes xénophobes frappe par la virulence de ses propos et son style condamnatore. On en arrive à se demander si cette véhémence du langage n'est pas le signe d'un sentiment d'impuissance, de révolte devant une impuissance politique réelle à agir sur la réalité sociale. Leur discours aurait pour fonction première d'exprimer cette révolte, révolte qui recevrait partiellement satisfaction du simple fait qu'elle peut être exprimée.

En psychanalyse, la fonction purement expressive, de décharge, du langage est connue.

L'être humain trouve dans le langage un équivalent de l'acte, équivalent grâce auquel l'affect peut être abrégé de la même façon.

S. Freud

La psychanalyse analyse l'affect d'une façon générale, voire universelle. Pour notre part, nous avons voulu montrer sa variation sociale, sa plus ou moins grande importance selon les groupes sociaux, politiques, idéologiques, en dégagant des structures *socio*-affectives.

Plus généralement encore, nous aimerions montrer le caractère *indissociable* des structures cognitives, affectives, discursives et idéologiques. Prenons un seul exemple pour illustrer ce caractère d'indissociabilité, de totalité.

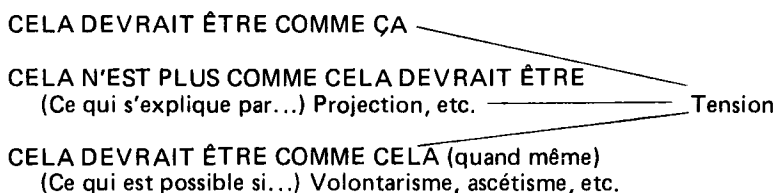
La présentation de quelques résultats de l'analyse du thème centration/décentration (la plus ou moins grande centration ou décentration cognitive suivant les types de partisans et d'adversaires) nous a permis de montrer que le groupe des nationalistes xénophobes était le moins décentré cognitive-ment. Or, cette structure cognitive va de pair avec des structures affective, discursive et idéologique bien précises. Quelle que soit la structure que l'on analyse en premier (cognitive, affective, discursive ou idéologique) on est renvoyé aux trois autres.

La structure cognitive des nationalistes xénophobes (la plus centrée) va de pair avec une structure affective particulièrement marquée. Et ces structures cognitive et affective se véhiculent à travers une structure discursive bien précise. Enfin, ces trois structures, sans être xénophobes en soi, se moulent mieux que d'autres dans une idéologie comme celle des mouvements xénophobes.

Nous retombons sur le problème de la réactivation, de l'investissement et du parasitage par une idéologie donnée.

L'idéologie des nationalistes xénophobes se définissait, par exemple, par son caractère moral, son volontarisme et sa condamnation véhémement de toute forme d'altérité et de déviance.

Voici le *modèle discursif* qui résume les propos des individus de ce groupe sur ces quelques points. À l'aide de certaines méthodes d'analyse du discours, transformationnelles et distributionnelles notamment, on ramène une multitude de propos individuels à un modèle de base, à trois « phrases de base »²⁸, en l'occurrence :



Ce modèle est d'abord discursif. Mais on remarque immédiatement que cette structure discursive, que ce style discursif comprend en lui-même un style cognitif et affectif bien déterminé. En outre, le discours xénophobe, analyse bien en ces termes la réalité sociale. On comprend mieux maintenant que l'efficacité d'un tel discours ne s'explique pas seulement par l'évocation de tel ou tel thème, mais par la profondeur des structures qu'il réussit à toucher, structures cognitives, affectives et autres.

²⁸ Ce qui signifie que les propos de chaque individu de ce groupe peuvent être réduits à ce modèle; inversement, qu'à partir de ce modèle, on peut reconstruire les différents propos individuels.

On imagine aisément que le modèle qui correspond à la structure de pensée la plus décentrée est d'un tout autre type. Nous l'avons dit, ce modèle se définit par un discours moins tendu, moins affectif, plus analytique (ici on analyse, on ne condamne pas).

La psychanalyse et la sociolinguistique semblent se rejoindre dans la mise au jour des facteurs affectifs, sociaux, cognitifs et autres qui montent à la surface du discours pour rompre son enchaînement linéaire et grammatical. Le langage en usage, le « discours vivant » est parsemé d'irruption de l'affectivité, de « catastrophes »²⁹ permanentes qui le rende méconnaissable eu égard aux canons de l'enchaînement syntagmatique et linéaire de la grammaire, de la langue « correcte ».

Effectuons une dernière tentative pour cerner mieux encore les notions d'affectivité, d'affects en rappelant cependant que pour nous il n'existe pas d'affect en général, mais seulement du socio-affectif.

Dans l'optique freudienne, il semble que la saisie de l'affect nécessite le passage de la première topique (limitée à l'inconscient) à la deuxième topique (passage de l'inconscient au Ça). N'est-ce pas dans le Ça qu'est cherchée la raison de la réaction thérapeutique négative, l'existence d'une force tendant à la destruction, à la désintringation de tous les mécanismes de linkage, de concaténation. Travail de sape, de démolition, empêchant l'énergie psychique de se lier. A. Green nous dit que les forces du Ça constituent un niveau plus profond, plus sauvage, plus opaque que celui qui fut décelé au niveau de l'inconscient, plus rebelle à la domestication. Et il propose de développer une notion qui nous semble fondamentale, celle de *travail*, pour analyser le passage de l'énergie libre à l'énergie liée. Enfin, l'affect est situé plus précisément lorsqu'on dit qu'il se trouve *pris entre la pulsion et la représentation*, qu'il inaugure un travail de structuration sémantique, renvoyant à la pulsion en même temps qu'il soutient énergétiquement les représentations, médiation entre le corps et le discours; il est discours du corps avant d'être corps du discours.

Les forces brutes doivent être travaillées pour être opératoires. Les « petites quantités » sont des conditions nécessaires au fonctionnement de la pensée. Au-delà, en-deçà, aucun « travail de la pensée » n'est possible³⁰.

Le procès de concaténation est une mise en chaîne d'investissements où l'affect possède une structure ambiguë. En tant qu'il apparaît comme élément du discours, il se soumet à cette chaîne, s'y inclut en se rattachant aux autres éléments du discours. Mais en tant qu'il rompt avec la représentation, il est cet élément du discours qui refuse de se

²⁹ Pour paraphraser le langage de la théorie des catastrophes. Cf. par exemple, R. Thom, *Stabilité structurelle et morphogénèse*, Inter Éditions, Paris, 1977 (1972, W.A. Benjamin, Inc.).

³⁰ A. Green, « L'affect », in *Revue française de psychanalyse*, 5-6, 1970: 1128.

laisser lier par la représentation et « monte » à sa place. Une certaine quantité d'investissement atteinte s'accompagne d'une mutation qualitative; l'affect peut alors faire sombrer la chaîne du discours dans la non-discursivité, l'indicible. L'affect est identifié alors à l'investissement torrentiel qui rompt les digues du refoulement, submerge les capacités de liaison et de maîtrise du Moi. Il devient passion sourde et aveugle, ruineuse pour l'organisation psychique. L'affect de pure violence agit cette violence en réduisant le Moi à l'impuissance, le contraignant à adhérer pleinement à sa force en le subjuguant dans la fascination de son pouvoir. L'affect est pris entre sa mise en chaîne dans le discours et la rupture de la chaîne, qui redonne au Ça sa puissance originelle³¹.

La psychanalyse admet bien sûr des variations possibles dans les phénomènes qu'elle analyse; ici, de l'importance plus ou moins grande de l'affect. Mais il s'agit de variations *individuelles*, d'un individu à l'autre. Or, nous voulons insister sur les variations *sociales*, sur le fait que l'intensité et la nature de l'affectivité est, en partie, déterminée par des facteurs sociaux et qu'il est possible de dégager certaines régularités, soit des structures socio-affectives. La logique affective joue un rôle variable selon les groupes sociaux.

Ainsi, le code restreint propre aux groupes sociaux défavorisés et à faible scolarisation est davantage soumis à l'emprise de la logique affective que le code élaboré, alors que ce dernier est, au contraire, basé sur un intense travail linguistique et discursif, sur une verbalisation constante et sur un travail de maîtrise de l'affectivité. Cette opposition entre les deux codes est liée à une différence de socialisation des groupes sociaux et cette socialisation différente agit dès la prime enfance. En ce sens on peut effectivement dire que tout sujet est déjà un sujet social dès avant sa naissance.

L'importance variable de l'affectivité dans les deux codes ne signifie nullement que le langage du code élaboré est totalement neutre affectivement. Nous l'avons dit : la maîtrise de l'affect est fragile, voire un simple vernis que peut « craquer » à l'occasion d'une tension individuelle ou sociale, même faible; mais, tendanciellement, en termes de régularités sociales, ce travail discursif et cette maîtrise sont plus poussés dans le code élaboré.

Au niveau strictement langagier apparaît la nécessité de distinguer la *langue* telle qu'elle est conçue par les grammairiens et certains linguistes préoccupés par le niveau strictement linguistique, intralinguistique et qui sont axés sur les aspects homogènes de la langue, les structures générales et universelles, du *langage en usage*, parlé quotidiennement et où la concaténation n'est pas seulement fonction d'éléments linguistiques mais extralinguistiques (type de pensée, représentations, affect, états du corps, appartenance sociale, degré de scolarisation, idéologie, etc.). Nous retrouvons

³¹ A. Green, *op. cit.*, p. 1109.

la fonction d'expression du langage à côté de ses fonctions de communication et d'information au sens strict.

De nombreux linguistes travaillent sur le problème de l'indissociabilité des éléments linguistiques et extra-linguistiques dans le langage en usage. Plus rares sont ceux qui ont été attentifs à l'intervention du niveau proprement affectif dans le langage de tous les jours. Contentons-nous de reproduire quelques citations de Charles Bally³² qui s'est, lui, très directement intéressé à cette interdépendance, à cette indissociabilité :

...le langage naturel, celui que nous parlons tous, n'est au service ni de la raison pure, ni de l'art; il ne vise ni un idéal logique, ni un idéal littéraire; sa fonction primordiale et constante n'est pas de construire des syllogismes, d'arrondir des périodes, de se plier aux lois de l'alexandrin. Il est simplement au service de la vie... (L.V., p. 14).

...nous ne vivons pas pour penser, nous pensons pour vivre. (L.V., p. 16).

L'homme ne recherche pas la vérité, il n'aspire qu'à une chose : le bonheur (L.V., p. 17). On croirait lire Freud.

Il y a toujours lutte entre la parole des individus et la langue organisée, parce que cette langue ne les satisfait jamais complètement. La langue organisée normale, intellectuelle répond aux besoins de la communication et de la compréhension des idées; la parole au contraire est au service de la vie réelle et ce qu'elle veut exprimer c'est le sentiment, la volonté, l'action; voilà pourquoi les créations de la parole sont affectives et subjectives. (L.V., p. 158).

La langue parlée, que nous employons tous, tous les jours et toute la journée, ne m'est pas apparue purement intellectuelle, mais au contraire profondément affective et subjective dans ses moyens d'expressions et d'action. (L.V., p. 157).

Les nécessités de l'expression, c'est-à-dire de la vie, sont plus impérieuses que celles de la logique... (L.V., p. 38).

En somme, je reste fidèle à la distinction saussurienne entre la langue et la parole, mais j'annexe au domaine de la langue une province qu'on a beaucoup de peine à lui attribuer : la langue parlée envisagée dans son contenu affectif et subjectif (L.V., p. 159).

Pour terminer, rappelons que nous avons voulu montrer que divers niveaux de réalité (la pensée, le langage, l'affectivité, les représentations, l'idéologie, etc.), qui peuvent et doivent être distingués analytiquement, sont, dans leur manifestation concrète, indissociables et forment des tota-

³² Ch. Bally, *Le langage et la vie*, Éd. Droz, Genève, 3ème édition, 1965 (1925), abrégé L.V.; *Traité de stylistique française*, Éd. Francke, Berne, 4ème édition, 1965 (1944), abrégé T.S.F. Cf. également notre Document de travail : U. Windisch, *Analyse du discours et stylistique, Présentation de quelques thèses de Charles Bally*, Faculté des Lettres, Linguistique générale, Université de Genève, 89 p.

lités dynamiques. Une structure cognitive donnée, n'est pas liée à n'importe quelles structures affective, discursive ... Des rapports de dépendance très étroits les lient, même du point de vue diachronique et dynamique; de même que telle structure donnée va de pair avec telles autres structures, telle variation entraîne telles autres variations.

En ce qui concerne notre problème central, celui de l'efficacité des discours politiques, il devrait apparaître plus nettement qu'une idéologie politique donnée ne se définit pas simplement par un ensemble de « thèmes » stéréotypés. Un discours idéologique efficace touche nécessairement des niveaux plus profonds et déterminants et ces niveaux peuvent et doivent être analysés. On ne peut plus se contenter de les écarter en prétendant qu'ils sont insaisissables au risque d'en rester à des niveaux de surface, voire superficiels.

Les spécialistes des diverses disciplines auprès desquelles nous avons contracté des emprunts nous pardonneront-ils notre course cavalière à travers leurs champs disciplinaires ? Puissent leurs critiques et même leurs hérisséments nous permettre de mieux fonder ou de rectifier le trajet de notre démarche.

Nos propos tendent tous vers la même finalité : ne pas nous contenter de qualifier d'irrationnel tout ce qui n'obéit pas à la logique dite rationnelle et montrer que l'irrationnel obéit également à certaines logiques, même si elles sont autres et plus difficiles à cerner que la logique dite rationnelle. D'autre part, cette dernière n'est sans doute pas aussi exempte que l'on pourrait le croire de tout irrationnel. Condamner est plus aisé que chercher à comprendre, plus stérile aussi, peut être.

Essayer de comprendre l'« irrationnel » est une chose. Et, si, ce faisant, on entrevoyait certaines voies pour éviter que la partie la plus sauvage de nous-mêmes, la passion sourde et aveugle, l'affect de pure violence ne montent pas trop souvent à la surface et entraînent des ravages qui peuvent être dévastateurs ?